Document généré le 11 oct. 2024 23:08

Relations

« Adam ! Où es-tu ? »

Bernard Senécal

Numéro 804, septembre–octobre 2019

URI : https://id.erudit.org/iderudit/91741ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)
1929-3097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Senécal, B. (2019). « Adam ! Où es-tu ? ». *Relations*, (804), 45–45.

Tous droits réservés © Relations, 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

« Adam ! Où es-tu ?[1] »

Bernard Senécal

L'auteur est jésuite et maître de Dharma dans la branche coréenne de l'école Zen (Rinzaï)

L'obscurité de la nuit s'évanouit. Assises sur les feuilles des nénufars, les grenouilles interrompent leur assourdissant concert de coassements. À la perception de la luminosité rosée de l'aurore qui monte au dos des basses montagnes environnantes, les cigales commencent une nouvelle journée à chanter. Avec la dispersion de la fraîcheur de la nuit, l'humidité s'élève du sol en paresseuses vapeurs enveloppant tout le paysage d'un doux *sfumato*. On croirait toucher à l'éternité et on voudrait y demeurer pour toujours. Comme si ces quelques instants se suffisaient pleinement à eux-mêmes, de par la densité de leur inépuisable beauté. Comme si le sens de nos existences n'était pas à chercher ailleurs qu'en l'accueil de leurs insondables mystères.

Où suis-je aujourd'hui ? La réponse paraît aisée, en coordonnées spatiotemporelles tout au moins. Un coup d'œil à ma montre donne 5 heures, le 13 août 2019. L'endroit ? Le bord d'un ravissant petit étang situé au fond du grand champ de la Communauté du champ de pierre au bout du chemin : il s'agit de l'association que j'ai fondée, en 2015, avec quelques amis coréens. Située dans les contreforts des montagnes à l'est du Pays du Matin calme, elle a pour fin de promouvoir la rencontre entre bouddhistes et chrétiens, tant dans ce pays qu'au-delà. On y pratique la méditation, l'agriculture biologique (sur 3000 m^2) et l'étude des textes des traditions chrétienne et est-asiatiques[2].

Mais où suis-je en coordonnées métaphysiques ? Qu'est-ce que cette heure qui sitôt énoncée a déjà changé ? Qu'est-ce que ce sol dont la position aussitôt définie n'est déjà plus ce qu'elle était ? Notre planète ne tourne-t-elle pas simultanément sur elle-même et autour du Soleil, et dans une galaxie en perpétuel mouvement au sein d'un cosmos aux dimensions inconcevables ? En juin dernier, grâce à l'astuce de quelques astrophysiciens, la photo du gouffre béant d'un gigantesque trou noir apparaissait pour la première fois sur Internet, comme un rappel à l'échelon universel de l'impermanence fondamentale de tout ce qui existe. Pour qui se prête à la considération de ce genre d'objet et à l'interrogation métaphysique qu'il peut susciter, à titre de manifestation concrète du retour au néant de l'Univers, le risque est tout à fait réel d'être pris d'un fascinant mais dangereux vertige – parce que pouvant conduire à un sentiment de tragique impuissance face à l'apparente insignifiance de l'existence.

Mais, rétorqueront certains, le mouvement pour la diffusion de la pleine conscience n'est-il pas là, par exemple, précisément pour nous aider à accéder à la conscience de ce qui paraît par ailleurs inconcevable ? Il est à la mode, il est vrai, de par le monde entier. Il est aussi fort bien commercialisé, c'est-à-dire quelque peu récupéré – sinon presque entièrement – par les intérêts du néolibéralisme économico-politique, lesquels nous situent essentiellement dans l'avoir, et non pas dans l'être. Soyons donc honnêtes ! Jusqu'à quel point nos minuscules consciences sont-elles vraiment capables, sans sombrer dans la folie, de prendre la mesure des infinies dimensions spatiotemporelles de l'Univers ?

Les remarquables ouvrages de Stephen Hawking, *Une histoire du temps* et *Une brève histoire du temps*, sont loin, dit-on, d'avoir été aussi bien lus qu'ils ne se sont vendus, même si le second se voulait une version encore plus vulgarisée du premier. C'est en raison de leur caractère hermétique – tout particulièrement au plan mathématique – qui, en dépit de toute la bonne volonté de leur auteur, en décourage plusieurs, pourtant assoiffés de comprendre pour mieux connaître et savoir.

En vérité, quels que soient nos efforts pour accéder, au plan spirituel et scientifique, à des degrés de conscience plus élevés, le temps et l'espace au sein desquels nous vivons, tendus entre le moment de notre naissance et celui, inconnu, de notre mort, nous échappent. Et cela, bien que montres et géolocalisation puissent nous donner l'illusion de savoir avec exactitude non seulement *où nous sommes*, mais encore *où nous en sommes* avec nos existences.

« Je sais que je ne sais pas », disait humblement Socrate. L'Univers ne répond qu'aux questions que nous lui posons, ajoutait le physicien bouddhiste et coréen qui depuis bientôt 25 ans est mon maître de méditation. L'omniscience ne fait pas plus partie de notre monde que la pleine conscience, sinon à titre de miroirs aux alouettes.

Ultramatérialiste, notre civilisation tend beaucoup plus à nous disperser qu'à nous centrer, et cela à la mesure même de nos extraordinaires possibilités de déplacement et d'exploration des multiples champs de la connaissance. Cela explique que, trop souvent et bien qu'à notre insu, nous ne soyons vraiment nulle part. Cette civilisation tend également à ne s'intéresser au vieillissement, à la maladie et à la mort qu'en tant qu'objets capitalisables, au risque de nous faire perdre la conscience de notre mortalité. Or, la vie n'a véritablement de sens, d'un instant à l'autre, qu'à partir du moment où elle accepte de se percevoir et de se définir par rapport à sa finitude et à l'au-delà. Blaise Pascal, à l'exemple de nombre de philosophies et de religions, avait compris que nous ne pouvons vraiment nous situer au cœur du monde qu'en acceptant de nous conformer, dans l'humilité et la confiance, à un ordre physique et métaphysique qui nous précède et nous dépasse. Dans le mythe biblique de la création, la faute d'Adam et Ève consiste très précisément à avoir pensé et cru non seulement que cet ordre était mauvais, mais encore qu'il leur était possible d'y échapper.

1. Genèse 3, 9.
2. Pour en savoir plus, B. Senécal, « Apprendre des bouddhistes », *Relations*, n° 789, avril 2017.